

Edgar ASCHER

## REMARQUES POST-PRÉLIMINAIRES SUR LA VIOLENCE<sup>1</sup>

### Différences, distinctions, décisions

Parler de la violence paraît une tâche sinon impossible du moins interminable. Deux raisons se présentent d'emblée à l'esprit : on ne sait pas de quoi il faut parler et comment, à l'aide de quel outillage, il faut traiter les problèmes qu'on se pose.

La première difficulté est en apparence terminologique : que désigne-t-on par « violence », quelle étendue veut-on donner à ce terme ? Un choix dans ce domaine relève de décisions théoriques fondamentales. Il peut aussi révéler des traits personnels du théoricien.

Le deuxième problème est la conséquence du fait que la violence est la pointe d'un grand nombre d'icebergs. Autrement dit, il y a diverses perspectives dans lesquelles il faut placer la violence. On devrait pouvoir d'abord traiter dans une certaine mesure chacune de ces perspectives pour elles-mêmes et non pas seulement en vue du phénomène de la violence. Quelques-unes de ces perspectives, qui me semblent inévitables, sont celles fournies par, en vrac, l'anthropologie, la théorie politique, la psychologie, la sociologie, la biologie. Sans doute il y en a d'autres encore. Et ces points de vue se subdivisent et interagissent.

Quant au problème terminologique, il a deux faces. D'une part on utilise divers termes pour désigner des phénomènes qui sont violents ou comportent des violences. Barbarie, brutalité, coercition, contrainte, cruauté, domination, exploitation, férocité, force, oppression sont quelques-uns de ces termes. Bien entendu, il ne s'agit pas de synonymie. Mais lorsqu'on veut s'informer sur la violence dans des dictionnaires ou dans des bibliographies, on fait bien de consulter ces autres entrées.

D'autre part — et ceci soulève des questions bien plus fondamentales — on considère comme manifestations du même phénomène fondamental des comportements individuels et collectifs qui semblent, au moins à première vue, assez différents. Acharnement, activisme, affront, aplomb, ardeur,

<sup>1</sup> Ici résonne évidemment la belle trouvaille « œuvres pré-posthumes » de Philippe Jacotet comme traduction de « Nachlass zu Lebzeiten » de Robert Musil. Nous estimons utile de faire quelques remarques avant d'essayer d'approfondir tel aspect particulier des phénomènes dits violents — mais on peut les faire seulement après avoir déjà essayé d'aborder ces phénomènes. Le processus peut se répéter. Le cercle peut être vertueux ; l'itération peut converger.

ascendant, autorité, autoritarisme, bellicisme, dynamisme, énergie, force, fougue, frénésie, impétuosité, implacabilité, inéluçabilité, injure, insulte, intensité, malignité, malveillance, nocivité, persiflage, raillerie, sarcasme, véhémence, vigueur, virulence, vivacité, volonté sont, pêle-mêle, quelques termes de ce genre.

Sans vouloir dire que la psychologie (ou une autre science) devrait fournir des explications distinctes pour tous les phénomènes et toutes les propriétés désignés par ces termes, il semble néanmoins qu'il y ait un certain nombre de types dont la genèse ou le réveil ne relève pas des mêmes processus psychiques. On peut aussi distinguer des termes qui se rapportent à l'aspect énergétique, à l'intensité des comportements et ceux qui expriment leur intention malveillante ou leur effet nocif, tandis que d'autres désignent plutôt une façon d'être d'individus, un tempérament.

Beaucoup de chercheurs, et des poètes aussi, pensent que l'aspect énergétique est suffisant pour établir une parenté, voire une origine commune, entre un grand nombre de comportements qui, en apparence, semblent assez différents. (Mais peut-être les apparences ne trompent-elles pas toujours.) On trouve chez les uns la tendance à voir la violence cachée ou ouverte, maîtrisée ou non-maîtrisée, intégrée ou non-intégrée à peu près dans toutes les manifestations, désirables ou indésirables, positives ou négatives, de la vie humaine. Ils aperçoivent, pourrait-on dire, la violence dans tout ce qui bouge — et dans tout ce qui fait bouger. D'autres, en revanche, considèrent comme violence tout fait social ou économique peu désirable. Ces points de vue ne facilitent pas la compréhension des divers phénomènes qu'on a réunis et qui paraissent hétérogènes.

A cet égard, Antonin Artaud fournit un exemple frappant. «Cruauté» est chez lui le terme destiné à unir (et à innocenter) un ensemble de phénomènes communément considérés comme disparates. «Du point de vue de l'esprit,» écrit-il dans la première des «Lettres sur la cruauté» de 1932,

cruauté signifie rigueur, application et décision implacable, détermination irréversible, absolue. Le déterminisme philosophique le plus courant, est, du point de vue de notre existence, une des images de la cruauté. C'est à tort qu'on donne au mot de cruauté un sens de sanglante rigueur, de recherche gratuite et désintéressée du mal physique (Artaud, 1938, p. 109).

Et dans la troisième lettre il ajoute (*ibid.*, p. 109)

Car il me semble que la création et la vie elle-même ne se définissent que par une sorte de rigueur, donc de cruauté foncière qui mène les choses à leur fin inéluçable quel qu'en soit le prix. L'effort est une cruauté, l'existence par l'effort est une cruauté.

On voit que «cruauté» joue chez Artaud un rôle analogue à celui que joue ««violence» chez certains.

### Violence et agression

Nous n'avons pas encore mentionné le terme agression ni essayé de distinguer « violence » et « agression ». Ces deux termes, auxquels nous nous limiterons pour l'essentiel, sont parfois utilisés indistinctement pour désigner à peu près les mêmes phénomènes. Parfois pourtant on leur donne des étendues différentes. Il faudra donc décider ce qu'ils doivent désigner. Il s'agit bel et bien de décisions, quelle que soit leur pertinence. Les comportements et phénomènes ne se présentent pas avec des étiquettes. Il faut se garder d'un réalisme conceptuel. Des énoncés du type « Il nous semble plutôt que la violence est ceci et non pas cela » n'ont pas beaucoup de sens sans tentative de définition préalable. Nous donnerons à « violence » une extension plus étendue qu'à « agression ». Les agressions seront des violences particulières.

Klaus Horn (Röttgers *et al.*, 1978, p. 33) pense que les sociologues et politologues parlent le plus souvent de violence, tandis qu'en psychologie, en éthologie animale et en anthropologie biologique on trouve plutôt le terme d'agression (ou le potentiel correspondant, l'agressivité). Mais ce n'est manifestement pas toujours ainsi. En politique internationale, il est question de l'agression d'un état contre un autre, et on discute la question de savoir ce qui, à côté du déclenchement d'une guerre, pourrait constituer une agression. Rammstedt (*ibid.*, p. 71) discute une autre délimitation de ces termes, qui situe la violence entre le pouvoir et l'agression. Il s'agirait alors de comprendre les traversées des limites: quand le pouvoir est-il violent, quand la violence est-elle une agression, etc.? Selon lui, la violence peut être comprise comme forme particulière de la contrainte, de l'exercice d'*influence*. Elle est située entre le pouvoir d'origine sociale et l'agression d'origine psychosomatique; la notion de violence doit tenir compte de ces deux aspects. Elle doit rester liée à l'existence physique de l'individu et elle doit être acceptée comme une sorte d'interaction sociale (qui n'a pas nécessairement des effets destructifs pour la société). Rammstedt considère la violence comme une forme particulière de la *contrainte*, de l'exercice d'influence. Plus précisément, c'est l'utilisation, ou la menace de l'utilisation, de la force physique dans l'interaction entre personnes.

Mais peut-on donner une définition générale de « agression » ou de « violence »? Heller (1977), dans un livre très intéressant, pense que non. « A mon avis, dit-elle, on ne peut pas définir 'l'agression' en tant que concept général puisqu'une 'agression en général' n'existe pas » (p. 18).

Puisqu'une 'agression en général' n'existe pas (et par conséquent une définition générale de l'agression non plus), j'utiliserai par la suite le concept 'agression' non pas comme catégorie, mais comme idée théorique régulatrice. Cela veut dire: Nous subsumons à l'idée régulatrice de l'agression [1] tous les types, hautement hétérogènes, d'action et de comportement que nous devons considérer aujourd'hui comme dangereux du point de vue du développement ou de la simple continuation de l'humanité, et en outre [2] leurs conditions préalables dans la constitution psychologique des hommes, dans les diverses structures de caractère, ou bien dans le rapport au monde de telle sorte ou autre d'individus (*ibid.*, p. 21).

La notion kantienne d'idée régulatrice ou de principe régulateur est ici centrale. Une telle idée sert à «diriger l'entendement vers un certain but» (*Critique de la raison pure*, A644, B672). Le but lui-même dépend d'un intérêt déterminé. En 1977 — après deux guerres mondiales et une troisième qui menace d'être incomparablement plus horrible — l'intérêt de Heller est essentiellement de pouvoir traiter les problèmes posés par la question de savoir «ce qui dans la psyché des êtres humains d'aujourd'hui [...] peut produire les tendances qui peuvent être mobilisées pour une [...] guerre» (*ibid.*, p. 19).

Lorsque Galtung (1969)<sup>2</sup>, une décennie auparavant aborde «la violence», il est aussi intéressé par les problèmes de la paix et de la guerre<sup>3</sup>. Il décide de déterminer la notion de violence ainsi :

On est en présence de violence quand des personnes sont influencées de manière à ce que leur réalisation somatique et spirituelle actuelle soit inférieure à leur réalisation potentielle (*ibid.*, p. 57).

La violence est donc la cause de l'écart entre la réalisation actuelle et une réalisation potentielle, ou du maintien de cet écart. L'écart peut augmenter par diminution de l'actuel ou par augmentation du potentiel au cours de l'histoire. Ainsi Galtung rejette la notion étroite de violence selon laquelle seulement une attaque intentionnelle contre le corps et la vie serait une violence. Il croit avoir besoin d'une telle définition large, parce qu'il veut définir la paix comme absence de violence. La paix est donc une situation où personne n'est empêché de réaliser ses potentialités physiques et spirituelles. Si l'on parlait d'une définition étroite de la violence, des ordres sociaux tout à fait inacceptables seraient compatibles avec la paix. Sans être belliqueux, un état dictatorial, totalitaire, ne pourrait donc être considéré comme pacifique; d'autre part, ni un état libéral dans lequel règne une violence structurelle (définie plus loin). Quels sont alors les moyens pacifiques d'une politique active visant à établir la paix sur terre? Le droit, voire le devoir d'ingérence qui semble s'imposer, peuvent aussi menacer la paix et provoquer des violences sans bornes<sup>4</sup>.

Les mots clefs de la définition précédente sont «actuel» et «potentiel». Il conviendrait donc de préciser leur usage (établir leur grammaire, dirait

<sup>2</sup> J'ai vu seulement la traduction allemande parue dans Senghaas (1971), pp. 55-104.

<sup>3</sup> Aujourd'hui, à côté de guerres civiles transformées en guerres tout court, nous avons aussi le terrorisme et les violences dites urbaines, ce qui peut nous amener à reformuler les problèmes de la violence.

<sup>4</sup> «Dans son discours devant l'Assemblée générale de l'ONU, le président Bush a évoqué des idées contradictoires. D'une part, il a déclaré qu'on ne saurait plus admettre que des Etats, à l'intérieur de leurs frontières établies, fassent ce qu'ils veulent avec leurs citoyens [et les non-citoyens?], et plaidant pour des efforts collectifs visant à régler les disputes interétatiques, il a donné à entendre que des frontières ne sont pas tracées pour l'éternité. Il a mentionné des droits humanitaires inaliénables qui sont au-dessus des droits de l'Etat. D'autre part, il a rassuré ses auditeurs en constatant que ce n'était pas la mission de l'ONU que de dicter à une nation la forme de son gouvernement. Le nouvel ordre mondial se trouve devant un conflit dont on ne voit pas encore l'issue» («Neue Zürcher Zeitung», 28/29 septembre 1991).

Wittgenstein). Assurément, la notion de potentiel pose de nombreux problèmes qu'il n'est pas possible d'approfondir ici.

Pour maîtriser l'étendue considérable qu'il a donné au concept de violence, Galtung introduit six distinctions dichotomiques :

### VIOLENCE

a	b
1 physique	psychique
2 par influences négatives punitive	par influences positives récompensatoire
3 avec objet (cible, victime)	sans objet
4 avec sujet (source, auteur) personnelle (directe) «agression»	sans sujet structurelle (indirecte) injustice sociale
5 intentionnelle	non-intentionnelle
6 manifeste	latente

Nous discuterons ces dichotomies, assez schématiques, seulement dans la mesure où elles semblent avancer notre compréhension du phénomène violence. La deuxième introduit la violence par influences positives ou récompensatoires. Cela semble mystérieux. En effet, l'idée que des influences positives puissent fonctionner comme violence a quelque chose de paradoxal. Son origine est probablement à chercher dans la notion de désublimation répressive introduite par Marcuse dans *One-Dimensional Man* en 1964.

Dans ses derniers écrits, Freud opère avec deux types de pulsions fondamentales, celles de mort et celles de vie. L'énergie pulsionnelle destructive des pulsions de mort peut être mélangée (unie, fusionnée) à l'énergie libidineuse des pulsions de vie. De cette façon elle se trouve sublimée. La désunion des pulsions, la désublimation libère l'énergie destructrice, l'agressivité. Mais — paradoxe? — la désublimation libère aussi l'énergie libidineuse. Or, la libéralisation de la morale, par exemple sexuelle, offre des possibilités de satisfactions libidineuses directes relativement faciles.

La désublimation libère la violence et en même temps elle est une violence, la «désublimation répressive». Des satisfactions faciles, des récompenses, peuvent avoir un effet narcotique. On renonce à défendre ses «vrais» intérêts, tout comme si l'on en était empêché par des influences négatives. Le paradoxe réside dans le fait que l'absence d'influences négatives, aversives, voire agressives, peut être une violence. En réalité, il me semble, il est affirmé seulement que des influences positives peuvent avoir, en partie, le même effet qu'une influence négative, répressive, violente. De plus, ces récompenses sont quand-même accompagnées par du plaisir; mais ce plaisir éprouvé agit comme aurait agi une répression: Si l'on s'étonne que cela puisse être considéré comme violence, il faut se souvenir de ce que Galtung entend par ce terme. Puisque les influences récompensatoires que peut

procurer la désublimation répressive peuvent empêcher la réalisation des potentialités, il peut les considérer comme violences. Sous cet angle, cela n'est pas sans rappeler des maximes morales traditionnelles<sup>5</sup>.

Essayons maintenant de dégager ce que dans cette conception très vaste de la violence qu'est celle de Galtung correspond à ce qu'en général les psychologues comprennent par «agression». Considérons pour cela les dichotomies trois et quatre. (Cette dernière est considérée par Galtung comme la plus importante.)

Une violence sans objet lésé (3b) est difficile à imaginer. Sans doute, cela veut dire que la victime de la violence n'est pas choisie d'avance mais est le résultat d'une série de circonstances plus ou moins aléatoires. Les victimes de la violence existent toujours, qu'il s'agisse d'êtres humains, d'animaux, de plantes ou de choses, pris séparément ou en groupe. Parfois les victimes ne sont pas celles auxquelles la manifestation de la violence est adressée, pas celles que la violence est censée impressionner ou influencer. On peut alors dire que la cible est vicariante. Mais l'action elle-même peut être vicariante; elle remplace, faute de mieux, une autre action violente qu'on ne veut ou ne peut pas accomplir; elle peut servir aussi à évoquer une telle action.

Les violences vicariantes jouent un rôle important dans la recherche expérimentale sur l'agression. Les agressions physiques directes n'étant en général pas possibles, des succédanés de violence fonctionnent comme indices de violence au sens étroit. (Toutefois, dans certaines expériences, dont la plus connue est celle de Milgram, les sujets sont induits à croire que l'action qu'ils exercent est physique, et ils pourraient bien conclure qu'il s'agit de violence.) La question importante qui se pose est de savoir si une discontinuité, une différence essentielle n'existe pas quand même entre une blessure et une injure, entre un coup de couteau et un coup de bec. Et si les deuxièmes peuvent fonctionner comme succédanés des premiers, il faudrait pouvoir répondre à la question de savoir ce qui, du point de vue de la psychologie de l'acteur, dans une action violente vicariante fait qu'elle puisse fonctionner comme un succédané de violence. La psychanalyse, notamment par le traitement économique, prétend apporter une réponse. Mais, à notre avis, la valeur épistémologique de ce point de vue pose (encore?) énormément de problèmes — et en effet, certains psychanalystes contemporains ont abandonné les considérations énergétiques (approche dite économique).

La nécessité dans laquelle se trouve la recherche expérimentale de se contenter le plus souvent de violences vicariantes fait qu'elle n'a pas suffisamment de prise pour aborder un troisième problème, important à ce qu'il nous semble, à savoir la détermination des facteurs qui font qu'un individu choisit une violence dure et un autre une violence vicariante ou molle. Mais de telles

<sup>5</sup> Tout ceci se fonde sur ce que Freud nomme le point de vue économique (étroitement lié à un principe de constance). La possibilité de déplacement d'une quantité d'énergie constante (qui peut être investie à différents endroits du système psychique) rend possible l'union et la désunion des pulsions. Ce qui est particulièrement gênant, c'est la résonance d'une pensée thermodynamique (classique et donc essentiellement thermostatique) dans un mode d'expression plutôt métaphorique (et parfois très efficace).

considérations conduisent vers le domaine de la théorie de la *personnalité* duquel une grande partie des psychologues de l'agression préfère se détourner.

Galtung considère la quatrième distinction comme la plus importante. Elle oppose aux violences qui ont un auteur (a) celles qui n'en ont pas (b). Dans le cas (a), il s'agit de violence personnelle ou directe; s'il n'y a pas de sujet agissant (b), on peut parler aussi de *violence structurelle* ou *indirecte*. Galtung préfère «structurelle» à «institutionnelle», parce que ce terme est plus général. En effet, on peut rencontrer la violence structurelle sans qu'une institution particulière puisse être mise en cause. Nous nous trouvons ici peut-être dans une région limite de la notion de violence, et Galtung lui-même dit qu'il désignera la violence structurelle aussi par «*injustice sociale*» pour ne pas solliciter trop le terme de violence. Plus loin, il relativise même sa plus importante distinction en disant qu'elle «n'est pas du tout claire: elle ne tient pas compte des traces de l'élément structurel dans la violence personnelle et de l'élément personnel dans la violence structurelle».

En ce qui concerne maintenant l'«agression», il semble qu'on puisse considérer (3a) avec (4a), c'est-à-dire une violence avec sujet et objet, comme prototype d'«agression». L'injustice sociale peut rester cachée, l'agression est facilement perceptible, manifeste en principe. Cela montre que les six dichotomies ne sont pas indépendantes puisqu'on a: «(3a) et (4a) implique (6a)». En outre, on doit admettre qu'une violence intentionnelle est nécessairement personnelle, c'est-à-dire que (5a) implique (4a)<sup>6</sup>.

Compte tenu de ces dépendances et aussi du fait que Galtung n'utilise pas la dichotomie (2) dans l'établissement de sa typologie, il y a vingt types de violence, dont quatre peuvent à notre avis être appelés raisonnablement «agression». Ces agressions sont physiques ou psychiques et manifestes ou latentes.

Des dichotomies semblables à celles-ci, plus une troisième, apparaissent dans la typologie bien connue de Buss (1961). On y trouve une dichotomie directe/indirecte. Au lieu de la dichotomie physique/psychique on trouve physique/verbale. La troisième consiste en la distinction active/passive. Mais tandis que chez Galtung «indirect» signifie sans sujet, toutes les agressions ont chez Buss, comme dans notre proposition ci-dessus, un sujet. Indirect semble dire: adressé à un objet vicariant ou utilisant une action vicariante. On trouve dans cette typologie des agressions étranges. Les deux agressions passive et verbale sont le refus d'acquiescer et le refus de parler. On ne peut pas s'empêcher de penser à l'agression que le torturé fait subir au tortionnaire.

D'autres distinctions, dont une de Buss, nous permettront d'aborder d'autres problèmes intéressants concernant la violence.

<sup>6</sup> Pourtant Galtung affirme qu'aucune combinaison des six dichotomies n'est exclue. Il appuie cette affirmation uniquement par le constat que la combinaison de (4b) avec (3b) est possible.

### Combien instrumentale peut être une violence?

Une des plus anciennes distinctions est celle de Buss (1961) entre l'agression *impulsive* et l'agression *instrumentale*. Cette distinction a été critiquée, mais elle semble utile, même si elle ne peut pas être considérée comme absolue. Elle réapparaît d'ailleurs dans d'autres catégorisations plus récentes et plus amples. A la place de «impulsive» on trouve par exemple «hostile» ou «émotionnelle», ou encore, «instinctive» et «spontanée». Le but de l'agression impulsive se trouve dans l'acte agressif lui-même, par exemple le plaisir tiré de la souffrance de la victime, de sa mort. Dans l'agression instrumentale l'acte agressif n'est qu'un moyen vers des buts qui ne se trouvent pas dans l'acte lui-même, mais au-delà; cela peut être un vol, la suppression d'un concurrent, etc. On pourrait dire qu'il s'agit dans un cas de «agression pure» et dans l'autre de «agression appliquée».

L'agression impulsive est celle qui a été le plus souvent étudiée, en laboratoire et en clinique. Il semble beaucoup plus difficile d'étudier les agressions instrumentales. Contrairement à la catégorie des agressions impulsives, celle des agressions instrumentales est un vrai bric-à-brac. Celui qui tue pour se défendre, celui qui tue pour dérober quelque chose, le tueur à gages professionnel, le terroriste, l'éducateur qui frappe l'élève sur les doigts avec la règle, tous commettent des violences instrumentales. Pourtant, les différences entre ces agressions sont apparemment considérables. Il y a toutefois une question que l'on peut ou devrait se poser au sujet de toutes ces agressions diverses — celle de savoir qui, quel type de personne, commet des agressions instrumentales. N'y a-t-il pas une corrélation entre une disposition à commettre des agressions impulsives et celle de se servir d'agressions, délibérément peut-être, comme instruments pour atteindre d'autres buts. Poser une telle question, c'est montrer que la distinction dont il s'agit ne peut être parfaitement étanche. En effet, il semble plausible qu'une personne qui s'abandonne spontanément à l'impulsion de commettre des violences soit aussi plus encline à utiliser la violence comme instrument.

Il y a des travaux qui ont abordé ce problème dans le cadre de l'étude de la psychologie des terroristes de notre époque<sup>7</sup>. Un exemple récent est le travail de Post (1990). Qu'est-ce qu'on y trouve?

Post s'oppose à l'idée que les terroristes choisissent volontairement de recourir à la violence, qu'il s'agisse d'un choix intentionnel parmi un ensemble d'alternatives perçues. Tout au contraire

les terroristes politiques sont poussés à commettre des actes de violence comme conséquence de forces psychologiques. Leur psycho-logique est bâtie pour rationaliser des actes qu'ils sont psychologiquement contraints à commettre [...]. Des individus sont attirés vers la voie du terrorisme pour pouvoir commettre des actes de violence. Leur logique spéciale, qui est basée sur leur psychologie et qui se manifeste dans leur rhétorique, sert à justifier leurs actes (*ibid.*, p. 25).

<sup>7</sup> Il faut souligner qu'une telle étude, aussi poussée qu'elle soit, n'est pas encore une analyse du terrorisme.



En résumé, comme l'a dit quelqu'un, la cause n'est pas la cause.

Néanmoins, la caractéristique la plus frappante des terroristes est leur normalité; il ne présentent pas de psychopathologie majeure (*ibid.*, p. 26).

Cela ne semble pas exclure que des personnes avec un certain type de personnalité se trouvent en nombre disproportionnellement élevé parmi les terroristes (dont on a pu étudier la personnalité). Même s'ils n'en constituent pas la majorité, un groupe terroriste «prend une coloration particulière» (p. 31) sous leur influence. Ce sont des

personnes orientées vers l'action, avides de stimuli et qui cherchent l'exaltation. Le recours aux mécanismes psychologiques d'externalisation et de 'clivage' qu'on trouve [aussi] chez des individus présentant des troubles de la personnalité narcissiques et 'borderline'<sup>8</sup> est particulièrement frappant (*ibid.*, p. 27).

Selon cette vue, les terroristes sont donc des gens normaux parmi lesquels on trouve souvent des traits de personnalité qu'on trouve aussi chez des personnes avec des troubles de la personnalité. Toutefois, de telles personnes pourraient se trouver en nombre relativement grand aussi parmi les membres de certains autres groupes marginaux. De toute manière, ces traits n'expliquent pas immédiatement pourquoi des personnes avec ces traits seraient capables de tuer des innocents anonymes. Il n'est pas non plus dit que les autres membres de groupes terroristes ne commettent pas, au moins, des actes violents.

A l'opposé de cette façon de voir se trouve celle de Bandura (1990). Contrairement à Post, il pense que les menaces du terrorisme<sup>9</sup> «proviennent surtout d'actes délibérés dus à des principes et non pas d'actes impulsifs débriés» (p. 191).

Mais comment devient-on terroriste? Selon Bandura

On n'arrive pas à convertir des personnes socialisées en combattants dévoués par une modification de leur structure de personnalité, de leurs pulsions agressives ou de leurs normes morales. On y parvient plutôt par une refonte cognitive de la valeur morale du meurtre, pour que le meurtre puisse être accompli sans les entraves de l'auto-critique» (*ibid.*, p. 164).

En fait, les psychologues qui font appel au concept de structure de personnalité pensent non pas que celle-ci doit être modifiée, mais pensent seulement qu'avec certaines structures de personnalité, la refonte des valeurs morales se fait plus facilement. Des processus inconscients y jouent un rôle. Mais selon Bandura, «agir pour des impératifs moraux ou religieux traduit un mécanisme conscient d'attaque et non pas un mécanisme inconscient de défense» (*ibid.*, p. 164).

Les mécanismes conscients par lesquels des individus arrivent à changer la valeur morale qu'ils attribuent au meurtre et à se libérer des scrupules qui pourraient les retenir de commettre des actes violents sont ceux du

<sup>8</sup> «'Borderline' [...] évoque davantage la proximité de psychose que le terme 'état limite'» (Balier, 1988, p. 131).

<sup>9</sup> En fait, il dit «menaces au bien-être humain».

«désengagement moral». Toutefois, ces mécanismes ne jouent pas seulement dans des situations extraordinaires.

Tout au contraire, de tels mécanismes opèrent dans des situations de tous les jours où des personnes décentes accomplissent couramment des activités qui servent leurs intérêts, mais ont des effets nuisibles sur d'autres personnes (*ibid.*, p. 162).

Il ne faut pas perdre de vue que ces mécanismes jouent aussi dans le cas de guerres!

Voici quelques mécanismes de désengagement moral. (1) La justification morale. Ce qu'on fait est au service d'une morale, d'une morale d'un niveau plus élevé que celle qui condamne les violences meurtrières. (2) Le choix de dénominations euphémiques pour ce qu'on fait. Tout un jargon de non-responsabilité peut se développer ainsi. (3) Les comparaisons avantageuses. «Ce que les autres font est pire. Ce que nous faisons sert à éviter des situations beaucoup plus terribles.» (4) Le déplacement de la responsabilité (vers le haut) et la diffusion de la responsabilité (dans la structure organisationnelle). (5) L'attribution du blâme aux autres.

Post trouve une attitude semblable à ce dernier mécanisme comme allant avec le type de personnalité qu'il décrit. «L'affirmation 'ce n'est pas nous — ce sont eux; ils sont la cause de nos problèmes' fournit une explication psychologique satisfaisante pour ce qui a mal tourné dans leurs vies» (Post, 1990, p. 28).

On peut alors se poser quelques questions à ce sujet. Qu'est-ce qui fait que certaines personnes avec les traits de personnalité décrits par Post deviennent terroristes, ont recours à la violence, peut-être volontiers et sans scrupules, et que d'autres personnes, par exemple celles appartenant à d'autres groupes marginaux, mais pas seulement celles-là, ne le font pas. Des traits de personnalité ne suffisent pas à *déterminer* une certaine façon, violente en l'occurrence, de se comporter. Il faut encore que ces personnes soient exposées à certaines influences, se trouvent dans des circonstances particulières.

D'autre part, ces influences et ces circonstances ne suffisent pas non plus à induire une personne à l'utilisation de la violence (aveugle). Il faut encore qu'elle soit «préadaptée» à réagir de cette manière aux influences et situations. On peut dire que la notion de personnalité exprime, entre autres, cette préadaptation.

En fait, la notion de préadaptation est transposée ici du domaine de l'évolution culturelle humaine à celui de la psychologie. Elle exprime l'idée que les mêmes conditions objectives peuvent signifier différentes choses pour différents groupes humains: ces conditions sont interprétées différemment. Ces différentes interprétations dépendent de la culture de ces groupes, donc de leur histoire. Toutefois, cette histoire n'est pas un amas sans forme. Elle s'inscrit dans cette formation structurée qu'est une culture.

De la même manière, la personnalité est le siège de l'histoire de l'individu. L'histoire s'y inscrit comme force structurante.

La notion de préadaptation a été utilisée pour expliquer la différence des comportements, belliqueux ou pacifiques de tribus dans des circonstances pourtant semblables. Le lien avec notre sujet est assez direct<sup>10</sup>.

Arrivé à ce point, il nous semble utile de dire quelques mots sur les théories qui se proposent d'expliquer l'origine des agressions.

### L'intérieur de l'extérieur de l'intérieur

Au sujet de l'origine de l'agressivité il y a trois types de théories.

- (1) Celles qui considèrent l'agressivité comme exogène ou qui affirment que seulement une origine *extérieure* à la personne est accessible à la science (hypothèse E). Ici il faut ranger les théories d'inspiration behavioriste telle que la théorie de l'apprentissage.
- (2) Celles qui situent l'origine de l'agressivité à l'*intérieur* de la personne. (Hypothèse I. I peut renvoyer aussi à l'instinct.) Ici se situent ceux qui défendent un déterminisme biologique. Konrad Lorenz en est le représentant le plus connu.
- (3) Evidemment, il y a une *troisième voie*<sup>12</sup>, intermédiaire. Aucune théorie n'est, d'ailleurs, complètement (E) ou complètement (I). Mais en quoi consiste cette voie? Elle ne se réduit pas à l'exploitation de la remarque triviale que l'agressivité pour intérieure qu'elle soit a besoin d'une situation ou d'un événement extérieurs pour se manifester comme agression. Mais si l'on commence par penser (ou stipuler) qu'il y a des différences dans la façon dont les individus réagissent à ces événements et situations (et comment pourrait-on faire autrement) et que ces différences ne sont pas dues au hasard, on s'achemine vers la troisième voie.

Des individus avec des personnalités différentes peuvent réagir différemment dans une même situation. D'ailleurs, cette «même» situation n'est pas nécessairement la même pour tous. La personnalité est ce *tiers* structurel qui se trouve entre l'organisme biologique et l'environnement; elle est le fruit de l'histoire des interactions entre ces deux extrêmes. Le résultat est une «organisation dynamique dans le cadre de l'individu des systèmes psychophysiques qui dominant son comportement caractéristique et ses pensées»

<sup>10</sup> «Préadaptation signifie en particulier que la guerre ou la paix, et des directions particulières de réactions du genre guerre ou du genre paix, seront rendues plus ou moins probables par l'infrastructure de culture, qui est un produit de la structure du groupe. Ainsi [...] le caractère pacifique des Buid ne pouvait pas être expliqué par référence à l'écologie physique ou sociale, puisqu'il y avait six autres tribus [...] avec une écologie physique et sociale similaire, dont aucune n'était pacifique» (McCauley, 1990).

<sup>11</sup> Peter Handke (1969), *Die Innenwelt der Aussenwelt der Innenwelt*.

<sup>12</sup> On songe ici à la «troisième force» de Maslow. Mais sa psychologie n'est pas typique de ce que nous entendons par troisième voie.

(Allport, 1970, p. 34). D'une part, le comportement résulte de l'interaction d'une personnalité avec une situation, d'autre part la personnalité peut évoluer à la suite de comportements.

A la place de personnalité on pourrait dire aussi caractère, comme c'était habituel en Europe avant l'influence grandissante de la psychologie d'outre-atlantique. Il est donc inutile d'affirmer que le caractère est plutôt ceci et la personnalité plutôt cela<sup>13</sup>.

Le psychanalyste Fenichel définit le caractère (que nous nommons personnalité) comme suit: C'est le «mode habituel d'harmonisation des tâches présentées par les exigences internes et par le monde externe». Il «est nécessairement une fonction de la partie constante organisée et unifiée de la personnalité qu'est l'égo» (Fenichel, 1945, p. 467). Le caractère apparaît bien comme un tiers entre les exigences internes et externes. «Cette description du caractère est presque identique avec celle [...] de l'égo» (*ibid.*).

De ce qui précède, il apparaît déjà qu'on ne saurait classer sans autre la conception psychanalytique de la personnalité parmi les théories internalistes. La théorie freudienne des pulsions sert de chaînon qui permet d'expliquer cette médiation entre structures subjectives et objectives qu'est le caractère (ou la personnalité dans la terminologie que nous avons choisie).

Toutefois, il faut apporter quelques précisions au sujet de l'«harmonisation». Elle est une tâche perpétuelle qui n'est jamais achevée et serait achevée seulement au prix d'une socialisation totale de la personnalité, d'une adéquation parfaite entre la structure des besoins humains et les rôles fournis par la société. Le péché d'une conception «sursocialisée» de la personne a été reproché notamment à Parsons (Wrong, 1962). Une théorie qui ne part pas d'une seule pulsion initiale, mais d'une structure duale des pulsions semble mieux à même de comprendre que cette impossibilité d'harmonisation totale peut être une source d'agressivité.

La personnalité se manifeste par des corrélations entre comportements dans divers domaines. C'est la dimension synchrone de la personnalité — bien que les comportements en question ne puissent être strictement synchrones. Elle apparaît aussi dans des corrélations entre des réponses au même type de stimuli à des temps successifs, c'est la dimension diachrone de la personnalité — bien que la personnalité ne soit plus nécessairement strictement la même.

En effet, contrairement à un des malentendus qu'on rencontre souvent au sujet du concept «personnalité», la personnalité n'est pas immuable. Elle peut évoluer à travers les expériences qui résultent de ses interactions avec l'environnement. Seulement: ces expériences ne s'accumulent pas en vrac, mais sont englobées dans cette organisation qu'est la personnalité. Ainsi la personnalité se développe. Ce développement dépend non seulement des

<sup>13</sup> Inutile, par exemple, de prétendre que le concept de caractère inclut un jugement de valeur: bon caractère, mauvais caractère, etc. et de suggérer que «personnalité» en serait exempt, alors qu'on parle de personnalité attachante, de forte personnalité, etc. Le choix d'un terme en préférence à un autre est matière de décision et ne découle pas de la nature des choses.

stimuli, des situations, mais aussi de la personnalité qui rencontre ces situations.

Un deuxième malentendu qui provoque des craintes est de croire que la personnalité détermine des réponses fixes, qu'elle est un système déterministe, une fatalité (ou une cruauté au sens d'Artaud). Ce n'est certainement pas le cas.

D'une façon plus spécifique et en relation avec notre sujet, on ne peut pas parler d'une personnalité violente et entendre par là que des personnes avec une telle personnalité sont toujours ou presque toujours violentes. Il est évident que pour chaque personne il existe des situations où elle manifeste de la violence et des situations où elle n'en manifeste pas. En d'autres termes, aucune personne n'est violente dans toute situation ou non-violente dans toute situation. Toutefois, dans des cas pathologiques le comportement violent peut être fréquent. Mais même dans ces cas-là le prédicat violent n'est pas celui qui caractérise le mieux la personnalité, il est en tout cas insuffisant.

Les psychologues (surtout américains) ont déterminé dans des travaux nombreux et variés les facteurs et situations qui favorisent des réactions violentes chez toute personne (de notre culture dite occidentale). La majorité d'entre eux s'est abstenue de relever des différences individuelles et n'a pas voulu examiner si l'on trouvait peut-être des réactions typiques de certaines structures de personnalité.

Cette abstention n'est pas absolue. Bandura et Walters (1963) remarquent que déjà en 1955 Otis et McCandlers d'une part et Block et Martin d'autre part ont trouvé «l'évidence que les caractéristiques de la personnalité influencent les réactions à la frustration» (p. 137).

La frustration était parmi les premières causes du comportement agressif qu'on a étudié par voie expérimentale. En 1939 le groupe de Yale (c'est-à-dire Dollard et ses collègues) publie *Frustration and Aggression*. L'esprit dans lequel ce travail fut entrepris ressort bien de la dédicace d'un livre ultérieur de Dollard et Miller (publié en 1950): «A Freud et Pavlov et leurs disciples»<sup>14</sup>.

En 1939 la frustration était une condition nécessaire et suffisante de l'agression. En 1941, Miller restreint le rôle de la frustration à celui de condition nécessaire; elle peut provoquer d'autres comportements que l'agression. Pour Buss (1961) la frustration n'est plus une condition nécessaire à l'agression. D'autres événements antécédents peuvent jouer ce rôle.

En fait, un grand nombre d'événements extérieurs disparates (même imaginaires) peuvent jouer le rôle d'événements frustrants. La frustration devient ainsi une conséquence intérieure, non directement observable, d'événements «aversifs» frustrants extérieurs. La recherche expérimentale traditionnelle ne veut pas utiliser les moyens dits cliniques, qui permettraient

<sup>14</sup> «Freud et ses disciples brillants ont rassemblé beaucoup d'informations importantes au sujet du comportement et de la personnalité humaine. Ils ont émis les hypothèses les plus fécondes qui existent dans ce domaine. [...] Les hypothèses de Freud sont une riche source de problèmes de recherche importants» (pp. 5-6).

éventuellement l'accès à cette dimension. De la même façon on peut diluer et intérioriser l'agression comme agressivité ou tendance agressive, et remarquer qu'elle peut se manifester autrement que par une agression ouverte.

Peut-être comprendrons nous les phénomènes violents individuels seulement quand nous aurons compris le fonctionnement neuropsychologique des phénomènes liés à l'agression. Mais

c'est seulement après avoir connu la surface des choses, conclut [Monsieur Palomar], qu'on peut aller chercher ce qu'il y a en dessous. Mais la surface des choses est inépuisable (Calvino, 1985, p. 58)<sup>15</sup>.

*Département de physique théorique*  
*Université de Genève*

<sup>15</sup> Bien que je n'aie cité nulle part le travail lucide de Ute Volmerg (1977), je lui dois beaucoup.

#### BIBLIOGRAPHIE

- G.W. Allport, *Structure et développement de la personnalité*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1970.
- A. Artaud, *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1938.
- C. Balier, *Psychanalyse des comportements violents*, Paris, P.U.F., 1988.
- A. Bandura, *Mechanisms of Moral Disengagement*, in W. Reich (ed.), «Origins of Terrorism», Cambridge etc., Cambridge University Press, 1990.
- A. Bandura et R.H. Walters, *Social Learning and Personality Development*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1963.
- A.H. Buss, *The Psychology of Aggression*, New York, Wiley, 1961.
- I. Calvino, *Palomar*, Paris, Seuil, 1985.
- J. Dollard, L.W. Doob, N.E. Miller, O.H. Mowrer & R.R. Sears, *Frustration and Aggression*, New Haven, Yale University Press, 1939.
- J. Dollard et N.E. Miller, *Personality and Psychotherapy*, New York, etc., McGraw Hill, 1950.
- O. Fenichel, *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*, New York, Norton, 1945.
- J. Galtung, *Violence, Politics and Peace Research*, in «Journal of Peace Research», 6, 1969, pp. 167-197.
- J. Galtung, *Gewalt, Frieden und Friedensforschung*, in D. Senghaas (éd.), «Kritische Friedensforschung», Frankfurt, Suhrkamp, 1971, pp. 55-104.
- A. Heller, *Instinkt, Aggression, Charakter*, Hamburg, VSA, 1977.
- C.R. McCauley, *Conference Overview*, in «The Anthropology of War», Cambridge, etc., Cambridge University Press, 1990.
- J.M. Post, *Terrorist Psycho-Logic: Terrorist Behavior as a Product of Psychological Forces*, in W. Reich (éd.), «Origins of Terrorism», Cambridge, etc., Cambridge University Press, 1990, pp. 25-40.
- K. Röttgers, et H. Saner (éds), *Gewalt: Grundlagenprobleme in der Diskussion der Gewaltphänomene*, Basel, Schwabe, 1978.
- U. Vollmerg, *Gesellschaftliche Verhältnisse und individuelles Verhalten in der Aggressionsforschung. Eine kritische Bestandesaufnahme*, in «Friedensanalysen. Für Theorie und Praxis, vol. 5 Aggression», Frankfurt, Suhrkamp, 1977, pp. 17-84.
- P.H. Wrong, *The Over-Socialized Conception of Man in Modern Sociology*, in «Psychoanalysis and the Psychoanalytic Review» 49, 1962, pp. 53-69.